



“ LE PETIT ”



La grand'mère poussa la barrière qui séparait le petit jardin de la route et entra. Sa vieille figure, plissée de cent rides qui rayonnaient de ses paupières, de ses lèvres, des ailes de son grand nez, et se croisaient au hasard, était triste; la vieille femme portait dans son bras gauche, tremblottant, un panier qui contenait quelques provisions achetées au village...

“Gertrude...” murmura la vieille, en apercevant une femme penchée sur un “carré” d'oignons qu'elle sarclait; “comment lui annoncer la nouvelle?... Ah! malheur de malheur !...”

En entendant les pas de la vieille sur le sable de l'allée, la femme du “carré” se leva :

“Quoi de nouveau, mère au village?...”

—Ah ! on dit bien des choses, au village, répondit tristement la grand'mère... on dit... on dit...

La femme leva sur sa mère un regard incertain. “Ce qu'on dit” garde si souvent en réserve un chagrin et, depuis qu'il était parti, lui, Jean, son fils cadet, pour la grande guerre, il lui venait toujours une appréhension de ces nouvelles que la vieille apportait, chaque jour, de sa tournée au village !

“Si c'est quelque chose qui me touche, remarqua Gertrude, j'aime mieux être fixée tout de suite.... dites-le, mère, ce qu'on dit...”

—Ma pauvre fille, on dit que Maria Duval va se marier dans un mois avec le fromager... Voilà ce qu'on dit... là !...

Le visage de Gertrude s'altéra profondément.

“Maria ferait ça?... Non, c'est pas possible, man...”

La grand-mère s'était assise sur un vieux seau renversé au milieu du potager; elle branla sa tête blanche !

“Oui, elle ferait ça !... Maria est si changée pour nous; il y a des semaines qu'elle n'est pas venue ici. Au village, tout le monde parle de son mariage avec le fromager qu'elle a connu dans un pique-nique; c'est chez Gendron qui m'ont dit cela; même qu'ils ont ajouté que tu ferais bien de préparer le petit à la nouvelle... Ils ne sont pas des “histoireux” chez Gendron. Ils disent que ça va lui faire de la peine... C'est vrai, pauvre Jean, il l'aimait tant !... Encore sur sa dernière lettre, quand il nous a annoncé qu'il avait été blessé et qu'il pensait pouvoir nous revenir bientôt, comme il nous parlait d'elle !... Ah ! j'aurais donné ma vie pour qu'il fut heureux...”

Les deux mains et la tête appuyées sur sa gratte, Gertrude sanglotait... Pauvre enfant !... le préparer et dans l'état où il est !...

* * *

La maison de la veuve Poirier—Gertrude—était située dans le rang de l'église de la paroisse de Sainte-E... à un demi-mille seulement du village. La veuve Gertrude, comme on l'appelait, vivait avec sa mère depuis la mort de son mari, voilà quinze ans. Toutes deux cultivaient un jardin où les légumes venaient, chaque année, comme par enchantement; les “bourgeois” du village les achetaient jusqu'au dernier. Gertrude Poirier avait deux fils : l'ainé, Pierre, était menuisier au village et c'est lui qui, avec les légumes, faisait vivre la mère et la grand-mère. L'autre, Jean, apprenait le métier de forgeron quand, au commencement de la grande guerre, il s'enrôla dans le 22ème bataillon canadien-français qui partit pour l'Europe au mois de novembre, 1915. Ce fut un rude coup pour la mère et aussi pour la grand-mère dont il était pour l'une et l'autre le préféré. Ce fut un coup rude également pour Maria Duval, l'une des plus jolies filles du village, que Jean Poirier, un dimanche après-midi, dans un moment de tendre enthousiasme, avait fiancée en lui faisant jurer d'être un jour sa femme.

Quand sonna l'appel de ses deux mère-patries, Jean Poirier fit comprendre aux trois femmes, si chères à son cœur à des titres différents, qu'il valait mieux pour lui partir, qu'il y allait de son devoir et de son intérêt, qu'il courait quatre-vingt-dix chances sur cent de revenir et qu'il deviendrait un homme; alors, il se marierait...

Depuis deux ans, Jean Poirier était au front et ses lettres, à sa mère, à la fiancée, à la grand-mère même, s'étaient succédées régulièrement apprenant toujours aux trois femmes de bonnes nouvelles. Dans l'une il apprenait à sa mère qu'il avait été fait sergent sur le champ de bataille, mais il lui disait qu'il ne serait content tout à fait que quand on lui aura remis ses galons de lieutenant.

Un jour, hélas ! on reçut un message qui n'était pas signé de Jean mais dans lequel on parlait de lui: le sergent Jean Poirier avait été blessé d'une balle allemande à Courcellette. Depuis il était dans un hôpital en Angleterre. Il allait toujours mieux, à chaque lettre qui suivait...

* * *

Quinze jours se passèrent.... C'était vrai : Maria Duval allait, dans quelques jours, se marier avec le fromager du village... La mère du sergent Poirier avait voulu s'en assurer elle-même. Elle préférait la